Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 32

Artikel: Lè dou polets
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-193758

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Tout en reconnaissant que l'homme est un animal sociable, qui marche volontiers par troupes (ou par troupeaux), un animal qui aime la compagnie, il fait une exception pour une catégorie spéciale qui, par le temps qui court, tend de plus en plus à s'agrandir; c'est celle des voyageurs en chemin de fer.

En effet, le voyageur en chemin de fer est essentiellemnet insociable. Il a beau être pétri de la pâte commune, il a beau se recruter dans les classes les plus diverses et les mondes les plus mêlés il faut croire qu'en prenant son billet, il dépouille, par ce fait seul, le vieil homme, pour endosser une personnalité nouvelle, caractérisée par la plus intransigeante misanthropie.

Sa première préoccupation est de s'isoler, de faire bande à part, d'avoir, sinon un compartiment pour lui tout seul, au moins *son coin*, pour se carrer triomphant, mais grognon, à l'abri des frôlements importuns.

Malheureusement, c'est là un idéal qui, en ces temps d'excursions circulaires, de trains de plaisir et de villégiature à outrance, devient de plus en plus difficile à réaliser. Aussi n'est-il pas de stratagèmes auxquels n'ait recours le voyageur en chemin de fer, que l'expérience a rendu perfide et rusé, pour éloigner les gêneurs. On en a vu — de fort bien élevés — qui simulent sans vergogne des infirmités ou des maladies les plus effroyables, jusque et y compris la gale. Il est même une fumisterie courante qui consiste à laisser entendre aux intrus qu'on vient de chez M. Pasteur se faire traiter pour une morsure de chien, ou qu'on est à peine remis d'une violente atteinte de choléra.

Un autre moyen encore consiste à éparpiller sur les banquettes, valises, parapluies et chapeaux, de façon à faire croire aux nouveaux venus que toutes les places sont prises. Il y a bien encore les bébés en baudruche, avec une musique dans le ventre qui imite, pour peu qu'on presse à point une poire à air habilement dissimulée, les hurlements d'un nourrisson épris d'un besoin urgent; mais cet article de voyage, en outre qu'il est encombrant et cher, ne se trouve pas couramment dans les bazars.

Aucun de ces trucs variés n'est réellement efficace, et, à moins d'un heureux hasard, le pauvre voyageur en chemin de fer n'en est que trop souvent pour ses frais. Il doit se résigner à voyager dans une boîte roulante pleine de chair humaine en fermentation, pêle-mêle avec un tas d'inconnus grincheux, méphitiques ou musqués qui vous marchent sur les pieds, vous cognent du coude, de l'épaule, du genou, du derrière, vous soufflent dans le nez et, par peur des escarbilles ou des courants d'air, s'obstinent à tenir les portières fermées.

Le plus enrageant, c'est que six fois sur dix, il y a là, à quelques mètres, en avant ou en arrière, une bonne demi-douzaine de compartiments vides ou à peu près, où l'on pourrait s'étendre à son aise pour « roupiller » en paix, rêver à sa mie ou bâtir des châteaux en Espagne!... Mais on s'est trop pressé; on était en retard, ou bien, empêtré de bagages, on a mal vu; on a ouvert au petit bonheur la première portière venue, qui, naturellement, s'est trouvée être celle du compartiment le plus encombré. Puis la locomotive a sifflé: il n'était déjà plus temps d'aller voir ailleurs. Il a fallu faire contre fortune bon cœur et boire le calice jusqu'à la lie.

Genève, 1842-1892.

En 1842, la balance du grand livre municipal de Genève était de 981,516 fr. et la dette inscrite s'élevait à 1,045,030 fr.

Le budget pour 1843 comptait un total de dépenses de 320,319 fr. et les recettes étaient évaluées à la même somme, tandis que pour 1893 le budget de la ville de Genève a prévu des dépenses pour une somme de 2,831,200 fr.

Le service d'éclairage de la Ville se faisait en 1842 par 200 réverbères à huile. Le théâtre ne figurait pas aux dépenses, la Ville se bornant à accorder la salle gratis au directeur, qui devait fournir une troupe d'opéra avec vaudeville et comédie et un orchestre de 31 musiciens, donner 80 représentations, soumettre les pièces à la censure, faire relâche une trentaine de jours déterminés suivant ou précédant les solennités religieuses et terminer son spectacle à dix heures et demie au plus tard.

Dans le budget de 1843, les dépenses ordinaires pour les écoles primaires sont portées pour 1592 fr. pour deux écoles primaires, tandis qu'aujourd'hui il participe pour 138,600 fr. aux frais des écoles primaires et en particulier à la moitié des traitements de 128 fonctionnaires de l'enseignement primaire.

D'une manière générale, on peut observer que, durant cette période de cinquante années, avec le progrès des exigences et le développement des besoins, la progression des charges municipales est loin d'être demeurée simplement proportionnelle à l'accroissement de la population. La Genève de 1842, avec un budget de 320,000 fr., satisfaisait aux besoins de ses 29,000 habitants; la Genève de 1892 a besoin de 2,831,200 fr. pour les dépenses du ménage de ses 53,000 habitants.

Tels sont les intéressants détails donnés par M. Cherbuliez, au Conseil municipal de Genève, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la Constitution de 1842, dont l'article 30 stipulait que la Ville de Genève formait une commune. On sait qu'avant cette époque, et d'après la Constitution de 1814, c'était le gouvernement qui administrait la ville.

M. le professeur Œtli vient de publier dans la *Revue* un article sur le paratonnerre, qui intéressera tout particulièrement nos propriétaires campagnards; car, dit M. Œtli, si dans les villes on peut, à la rigueur, se passer d'un paratonnerre sur chaque maison, il n'en est pas de même des maisons éparses, des hameaux et des villages. En général, les maisons isolées, les constructions un peu élevées, qui dépassent en hauteur ce qui les environne, sont particulièrement exposées à être frappées par la foudre.

Quoique le paratonnerre soit un appareil qui paraisse très simple, il se complique d'une foule de détails très importants, et son installation, dans laquelle il faut nécessairement tenir compte de la nature du sol environnant, de la forme de l'édifice, de la nature des matériaux employés dans sa construction, ne peut se faire que sous la direction d'un spécialiste. Ce n'est qu'avec de telles précautions qu'un paratonnerre peut mettre un édifice à l'abri de tout danger; tandis que s'il est défectueux, il peut devenir la cause de funestes méprises.

M. Œtli recommande tout particulièrement les paratonnerres sortant des ateliers de M. Louis Fatio, à Lausanne, qui s'occupe depuis quinze ans de la construction de ces appareils, et qui en a fait une étude approfondie au double point de vue théorique et pratique.

Du reste, le meilleur éloge qu'on puisse faire du système de paratonnerre de la maison L. Fatio, se trouve dans le fait que, depuis quinze ans de pratique, aucun sinistre ne s'est produit sur les immeubles ainsi protégés.

Lè dou polets.

Quand on sè crâi d'eimbéguinâ on taborniô po lâi accrotsi lo bon et lâi laissi lo crouïo, faut bin tsouyi que lo soi-disant taborniô ne séyè pas lo pe mâlin.

On eincourâ et on pàysan que fasont route einseimblio, arrevont contrè lè midzo à ne n'eindrâi iô sè décidont à dinâ âo cabaret.

Aprés la soupa et lo bouli, on lâo sai dou polets su on pliat; mâ ion dè cllião polets étâi dodu et gras, tandi que l'autro étâi petiolet et mégrolet. Lo carbatier, ein poseint lo pliat su la trablia, avâi met, sein férè attenchon, lo bio polet dâo coté dâo pàysan, et l'autro, dâo coté dè l'incourâ.

L'incourâ, qu'amâvè lè bons bocons, et qu'allugâvè lo gros pudzin, ne savâi pas trâo coumeint férè po l'avâi, kâ n'ousâvè pas lo preindrè dézo lo naz dâo pàysan et lâi laissi lo crouïo; mâ coumeint l'étâi suti, ye coumeincè à racontâ dâi z'histoirès âo pàysan et à lâi dévezâ dè la terra, dâo sélâo, dè la louna et dâi z'étâiles et à lâi espliquâ que tot cein ve-

rounâvè déveron lo sélâo, et que la terra verivè mémameint onco tot coumeint on grachâo et onna pernetta que dansont 'na sautiche dein lo riond dè danse, que cein baillè lo dzo et lo né; et po lâi bin espliquâ l'afférè, sè met à férè veri lo pliat iò étiont lè polets. Lo pàysan, que n'étâi pas nantset ve dè suite iô l'incourâ ein volliâvè veni, et lo laissâ férè. Cein que l'avâi peinsâ arrevà, et quand l'incourâ botsà se n'esplicachon, lo polet dodu sè trovà dévant li et l'autro dévant lo pàysan.

— Ai-vo comprâi, se fe l'incourâ?

— Eh bin, vouaiquie, repond lo pàysan, cein sè pâo que vo z'aussi réson; vâyo bin coumeint lo pliat vîrè su la trablia; mâ po cein qu'ein est dè la terra, ne voudré pas cauchenâ. Ora, se remetto lo pliat coumeint l'îrè; mè seimblié que du qu'on ne vâi pas veri la terra, on ne dussè pas vairè veri lo pliat non plie, et crâyo que faut mi laissi lè z'afférès coumeint lo bon Dieu lè z'a met.

Adon, aprés avâi reveri lo pliat, lo pàysan pliantè sa fortsetta dein lo fin bocon, tandi que l'incourâ, refé âo tot fin, a du sè conteintâ dè rondzi la carcasse dâo mégrolet.

La foire de la Saint-Denis.

La foire de la St-Denis est le plus grand événement agricole, non-seulement de la Gruyère, mais du canton de Fribourg tout entier. Nous pourrions aussi dire que les cantons voisins y prennent une large part et qu'elle est la plus importante exhibition bovine de la Suisse; car nous ne sachons pas qu'il y ait dans aucun canton une foire aussi populaire et aussi renommée à l'étranger.

La foire de la St-Denis, à Bulle, est le grand caravansérail des ruminants; ils y tiennent le premier rang, les meilleures places sont pour eux et on se range pour les laisser passer. Les maquignons en blouse, accourus des diverses contrées de l'Europe, s'empressent autour des reines de la fête et commencent à dérouler leurs ceintures bondées d'or.

C'est le dénouement vers lequel tendent toutes les scènes de cette idylle alpestre, dont le premier acte est cette incomparable poésie du départ des troupeaux pour la montagne au mois du renouveau de la nature. Une seule parole de l'idiome gruérien, intraduisible dans d'autres langues, *poyi*, présente à l'esprit les doux tableaux de cet adieu à la plaine. Mais les autans ont commencé à gémir leurs plaintes d'hiver dans les sapins des hautes cîmes: *Y faut déchindre din le bâ.* Adieu la poésie des grands horizons, l'air vivifiant des Alpes! adieu le pittoresque chalet, les bonnes causeries autour de l'âtre, les légendes, les histoires *dè pècheidre;* adieu *lè galéjè choupâyè!* C'est la St-Denis: il faut « *rendre* les vaches. » L'armailli, qu'entourait je ne sais quel prestige et qu'honoraient de leurs préférences *lè grayeaujè* des villages, va quitter le *berdzon* classique, s'habiller comme tout le monde et redevenir un simple mortel.

Mais tout dépouillé qu'il est de ses attributs de berger, il n'en est pas moins redoutable. Il a donné son premier rendez-vous *de plaine* à sa bergère qui l'attendra, le jour de la foire, le long des petites boutiques, ou sous l'orme... c'est le cas de le dire. Car ce jour-là il n'y a pas que des exhibitions et des contrats de ruminants: on s'engage parfois pour la vie. Vers les deux heures de l'après-midi, on remarque le long des dites boutiques une foule de jolis minois faisant tapisserie, le panier au bras, attendant que l'étoile du berger se lève sous la forme d'un litre et d'un bol de thé brûlant offert au St-Michel ou au Lion-d'Or. Quelquefois le berger fait faux-bond (Bacchus fait souvent oublier Cupidon); mais dès qu'il apparaît, le rayon de soleil de mai n'est pas plus caressant que le sourire qui éclaire la figure de la jouvencelle.

La foire de la St-Denis est avant tout la base et la synthèse de cet édifice essentiellement gruérien qui se démonte chaque automne pour se reconstruire chaque printemps: l'élevage du bétail. Selon que la foire sera bonne ou mauvaise, le Pactole coulera dans la ferme, ou bien les sombres soucis viendront s'asseoir autour de l'âtre refroidi. Aussi, que d'espérances ou de craintes éveille à l'avance dans toutes les têtes ce grand mot: la foire de la St-Denis! Si l'on vend bien la *neire*, la *tchaca*, *la bliantze* ou la *dzaille*, on fera telle amélioration dans la ferme; on « tiendra une montagne; » l'année prochaine, le vieillard pourra réagir contre les frimas de l'hiver et de l'âge par un vin généreux; le jeune homme qui aime apportera un cadeau à sa blonde fiancée, celle-ci attendra en rougissant l'anneau *di fermaille;* l'enfant rêvera d'une abondante St-Nicolas.

Mais voici le grand jour qui approche. Dès l'avant-veille le chemin de fer vomit des escouades de maquignons, lesquels se précipitent de wagon en se bousculant et s'élancent, en courant comme un vol de corbeaux, vers la ville. C'est à qui arrivera le premier pour retenir un lit, car le lit est la chose la plus difficile à trouver pendant ces jours de foire. Les nombreuses hôtelleries de Bulle n'y suffisent pas et grand nombre de maisons particulières sont mises à contribution. Les fermes et villages voisins hébergent également une foule d'étrangers et de campagnards accourus avec leur bétail des vallées éloignées.

Des rires et des chants joyeux s'échappent de tous ces dortoirs improvisés. Le lendemain de bonne heure on voit affluer sur les charmantes routes qui convergent vers la capitale de la Gruyère d'innombrables groupes de bêtes à cornes; chaque vache a sa clochette aux sons argentins. Le patron forme l'avant-garde; quelqu'un des siens, enfant ou femme, ferme la marche. Tout cela est pimpant, beuglant, carillonnant, joyeux, étourdissant et va prendre sa place de bataille sur le champ de foire dans l'intérieur de la ville ou bien va être parqué dans les prairies d'alentour.

Prenons au hasard. Voici un groupe imposant, un vrai troupeau, il appartient à un éleveur émérite, J. G. Il vendra le menu fretin, mais il gardera les beaux types inscrits au livre d'or du Herd-book pour la reproduction de la race. D'autres éleveurs l'imitent. Honneur à eux! Derrière le patron, J. G., en tête du troupeau, se montre le taureau, *vir gregis.* Il marche avec gravité, *magna comitante caterva,* comme Laocoon. Son col est énorme et sa tête frisée. Il paraît chargé de soucis et pénétré de l'importance de ses fonctions. Les vaches, au regard doux et au maintien modeste, l'entourent à l'envi; puis, sur les flancs, les sémillantes génisses au front pur, puis enfin les tendres veaux titubant et criant bravement comme des chantres de village.

Voici un petit drame intime. Une belle et vaillante vache noire, avec une étoile blanche au front, s'avance sur le champ de foire, conduite par le mari et la femme; derrière, une petite fille mignonne avec une branche à la main *por accuilli.* Ce petit groupe a je ne sais quoi de triste et de résigné. C'est un modeste et honnête ménage, et c'est leur seule vache, une vieille amie de la famille. Mais le mari a *cautionné;* l'huissier est venu l'autre jour; il faut vendre. Se présente un maquignon barbu, à l'accent allemand, à la voix brève et criarde. — Combien la vache? — Tant... de pièces[1], répond le paysan d'une voix tremblante. La femme pâlit, son sein se soulève d'émotion; la petite fille s'est avancée et regarde, bouche béante, le terrible maquignon qui va lui enlever sa belle vache.

Un débat s'établit entre le vendeur et l'acheteur. Pendant ce temps la vache beugle, en regardant son maître, d'une manière lamentable. Il y a dans ces beuglements comme des accents de douleur et de reproches qui vont droit au cœur. « Eh! quoi, semble dire » le doux animal à son maître, que t'ai-je » donc fait pour que tu veuilles me chasser » loin et me livrer à un inconnu? Ne suis-je » pas ton amie? J'ai traîné ton bois; je t'ai » donné trois veaux; je te donne soir et ma- » tin deux *brotzè* de bon lait. Te rappelles-tu, » l'an passé, à la Noël, ta femme se mourait » de la poitrine, je l'ai réchauffée de mon ha- » leine et je l'ai guérie. Ton nouveau-né, ne » trouvant plus de nourriture sur le sein tari » de sa mère, allait aussi mourir. Je l'ai nourri » de mon lait et je l'ai sauvé? Ramène-moi » donc sous ton toit, dans ma vieille étable » où je vivais si doucement. »

Je connaissais ces détails et c'est pourquoi j'interprétais ainsi les plaintes de l'animal.

Mais le sort en est jeté; le marché est conclu. Le maquignon barbu sort un rouleau d'argent et paye. La famille va se séparer de sa vieille amie. Comment se nourrir cet hiver? L'enfant embrasse la vache: *Adiu, pourra motheila,* s'écrie la femme avec un sanglot. Le mari fronce le sourcil pour dissimuler une larme. Puis, voulant faire diversion, celui-ci dit avec une fausse brusquerie.

Ora allin vuto beira ouna carteta, po no chauvà intche no; lè piti chon cholè à la méjon.

(Etrennes fribourgeoises).

Mme Carette, l'ancienne dame d'honneur de l'impératrice Eugénie, a publié, chez Ollendorff, la troisième série de ses *Souvenirs*, volume plein d'anecdotes, où revit la cour de Napoléon III, telle qu'elle était en 1864, à l'époque la plus brillante du règne. Nous en détachons ce curieux chapitre:

Les grands dîners à Compiègne.

« Vers sept heures un quart, on commençait à se réunir dans le grand salon. Toute trace de préoccupation s'était effacée et les visages rayonnaient de grâce et de satisfaction. Les femmes étaient

[1] Dans les transactions pour le bétail, on ne compte que par pièces de 5 francs.